

L'ARCHE *Editeur*

**Eugène O'NEILL**

La Soif

Traduit par  
Jean-Pierre SIMEON

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

## La soif

### Personnages :

un gentleman

une danseuse

un matelot, métisse indien

### Décor :

Le canot de sauvetage d'un paquebot oscillant mollement au gré d'une longue houle, dans une mer tropicale lisse comme un miroir. Le ciel au-dessus est d'une inexorable clarté, d'un bleu d'acier qui se perd au loin dans l'ombre noire de la ligne d'horizon. Le soleil, à son zénith, jette ses feux éblouissants : œil de Dieu, énorme et furieux. La chaleur est effroyable. Du pont blanc du canot s'élèvent, formidables, frémissantes, des vagues de chaleur. On peut voir ici et là, sur la surface paisible de la mer, des ailerons de requins qui coupent l'eau dans une ronde lente et paresseuse.

Deux hommes et une femme sont dans le canot. Un métisse indien, vêtu d'un uniforme bleu de matelot, est assis à l'une des extrémités. On peut lire sur son maillot, en lettres rouges « Union Mail Line ». Il porte de solides chaussures de marin. Il est tête nue. Quand il parle, c'est d'une voix traînante et chantante, comme s'il était embarrassé d'un étrange défaut d'élocution. Il chante pour lui-même une chanson nègre, monotone, tout en suivant de ses grands yeux la ronde continuelle des requins.

À l'autre extrémité du canot, est assis un homme blanc, d'âge moyen, vêtu de ce qui a dû être un jour une tenue de soirée ; mais, sous l'effet du soleil et de l'eau de mer, ce n'en est plus qu'un souvenir grotesque. La chemise blanche est tâchée et froissée ; le faux col, une bouillie informe autour du cou ; la cravate noire un ruban rabougri. De toute évidence, c'était un passager de première classe. Mais à présent il fait une piètre et triste figure, assis, fixant stupidement la mer, le regard vide. Ses cheveux noirs, clairsemés, ébouriffés, laissent voir un début de calvitie et la peau du crâne écarlate, brûlée par le soleil. Une moustache tombante cache ses lèvres, elle a perdu une partie de sa teinture qui a marqué de traits noirs son visage mince, ravagé par le soleil, la faim et la soif. De temps en temps, il passe sur ses lèvres gonflées une langue noircie.

Entre les deux hommes une jeune femme gît allongée sur le ventre, bras écartés. Elle a une allure encore plus insolite que celle de l'homme dans son habit de soirée car elle porte une tenue de danseuse à jupe courte, en velours noir et couverte de paillettes. Ses longs cheveux blonds tombent sur ses épaules nues. Ses bas de soie sont distendus et plissés. Ses chaussons de danse sont gonflés et déformés. Quand elle relève la tête, on peut voir un collier de diamants jeter un éclat froid sur les clavicules saillantes de son buste émacié. Si, avec les larmes, le rouge à lèvres et le rimmel ont maculé son visage, on ne peut douter qu'elle a été très belle avant que la faim et la soif n'aient fait d'elle la grotesque caricature de danseuse qu'elle est devenue. Elle pleure sans fin, désespérément.

Dans les yeux des trois naufragés, brille l'éclat d'une folie naissante.

La danseuse *se redresse, s'assied puis se tourne, suppliante, vers le gentleman* :

Mon Dieu, mon Dieu, ce silence va me rendre folle ! Pourquoi ne me parlez-vous pas ?  
Il n'y a toujours pas de bateau en vue !

Le gentleman *d'une voix morne* :

Non. Je ne crois pas. En tout cas, je n'en vois pas. *Il tente de se mettre sur ses pieds mais trop faible, se rassied en gémissant.* Si au moins je pouvais me mettre debout, je pourrais être plus sûr. Je ne peux pas voir très loin dans cette position. Je suis trop près de l'eau. Et puis mes yeux sont comme deux boules de feu. Ils me brûlent tellement que j'ai l'impression qu'ils vont me percer la cervelle.

La danseuse :

J'en sais quelque chose ! Où que je regarde, je ne vois que de grandes taches rouges. C'est comme s'il pleuvait des gouttes de sang. Ça vous fait la même chose, à vous aussi ?

Le gentleman :

Hier, oui – hier ou un autre jour – je n'ai plus le compte des jours. Mais aujourd'hui, tout est rouge. On dirait que la mer elle-même n'est plus que du sang. *Il passe la langue sur ses lèvres gonflées et fendues – puis il rit – c'est le petit rire aigu d'un fou.* Peut-être c'est le sang de tous ceux qui se sont noyés l'autre jour, et qui remonte à la surface.

La danseuse :

Ne dites pas des choses pareilles. C'est affreux. Je n'ai pas envie de vous écouter. *Elle se détourne avec un frisson.*

Le gentleman *vexé* :

Très bien. Je ne parlerai plus. *Il met son visage dans ses mains.* Bon sang, qu'est-ce que j'ai mal aux yeux ! Qu'est-ce que ça me brûle dans la gorge ! *Il éclate en sanglots – un silence – soudain il se tourne vers la danseuse, l'air mauvais.* Pourquoi m'avez-vous demandé de parler si vous n'avez pas envie de m'écouter ?

La danseuse :

Je ne vous ai pas demandé de parler de sang. Je ne vous ai pas demandé de parler de l'autre nuit.

Le gentleman :

Bon, eh bien, je ne dirai plus rien. Vous n'avez qu'à lui parler à lui, si vous voulez. *Il désigne le matelot en ricanant. Le nègre n'entend pas. Il chantonne pour lui-même et observe les requins. Un long silence. Le canot monte et descend au gré de la houle. Le feu du soleil tombe dru.*

La danseuse *criant presque* :

Oh, ce silence ! Je n'en peux plus de ce silence ! Parlez, parlez-moi de tout ce qu'il vous plaira mais pour l'amour du ciel, parlez-moi ! Il ne faut pas que je pense ! Il ne faut pas que je pense !

Le gentleman *pris de remords* :

Je vous prie de m'excuser, chère Madame. J'ai bien peur de vous avoir parlé durement. Je ne suis pas moi-même. Je n'ai plus toute ma tête. Il y a tellement de soleil et tellement de mer. Il y a des moments où tout devient flou. Je n'ai plus de force. Il y a si longtemps que nous n'avons rien mangé – si longtemps même que nous n'avons pas bu d'eau. *Saisi d'une profonde angoisse.* Oh, si seulement on avait de l'eau !

La danseuse *se jetant dans la barque et frappant du poing* :  
Ne parlez pas d'eau, je vous en prie !

Le matelot *interrompt brutalement son chant et se retourne vivement* :  
De l'eau ? Qui a de l'eau ? *Sa langue gonflée apparaît entre ses lèvres sèches.*

Le gentleman *se tournant vers le matelot* :  
Tu sais bien que personne ici n'a de l'eau. C'est toi-même qui a volé la dernière goutte qu'il nous restait. *Irrité.* Pourquoi poser ce genre de questions ? *Le matelot tourne le dos et reprend sa surveillance des requins. Il ne répond pas. Il ne chante plus. Silence profond, pas le moindre souffle.*

La danseuse *rampe vers le gentleman et l'attrape par le bras* :  
Vous n'avez pas remarqué comme le silence est pesant ? On croirait que le monde est vide comme jamais. J'ai peur. Dites-moi ce qu'il se passe.

Le gentleman :  
Oui, j'ai remarqué moi aussi. Mais je ne sais pas pourquoi.

La danseuse :  
Ah, ça y est, je sais ! C'est qu'il s'est tu. Il chantait, vous ne vous rappelez pas ? C'était une chanson bizarre, monotone – plus un chant funèbre qu'une chanson. J'en ai entendu des chansons, dans toutes sortes de langues, partout où j'ai dansé, mais jamais une chanson comme ça. Pourquoi a-t-il arrêté à votre avis ? Il a peut-être eu peur de quelque chose.

Le gentleman :  
Je ne sais pas. Mais je vais lui demander. *Au matelot.* Pourquoi as-tu arrêté de chanter ? *Le matelot le regarde d'un air étrange. Il ne répond pas et retourne à sa surveillance des requins qui font cercle autour de la barque. D'une voix morne, monocorde, il reprend sa chanson, là où il l'avait laissée, semble-t-il. La danseuse et le gentleman l'écoutent un long moment dans une tension extrême.*

La danseuse *avec un rire hystérique* :  
Quelle chanson ! Il n'y a aucune mélodie et on ne comprend pas un mot. Je me demande bien ce qu'elle peut signifier.

Le gentleman :  
Qui sait ? C'est sûrement une chanson de son peuple.

La danseuse :  
Oui, mais moi, j'aimerais bien savoir. Dites-moi, matelot, vous pouvez me dire ce que ça signifie – ce que vous êtes en train de chanter là ? *Le nègre la regarde quelques instants, embarrassé.*

Le matelot *d'une voix traînante* :

C'est une chanson de mon peuple.

La danseuse :

Oui, mais que signifient les paroles ?

Le matelot *montrant les ailerons de requins* :

Je chante pour eux. C'est une formule magique. Elle a un grand pouvoir à ce qu'on m'a dit. Si je chante assez longtemps, ils ne nous mangeront pas.

La danseuse *terrifiée* :

Nous manger ? Qu'est-ce qui pourrait nous manger ?

Le gentleman *indiquant le ballet des requins à la surface paisible des vagues* :

Il parle des requins. Ces choses noires et pointues que vous voyez bouger là dans l'eau, ce sont leurs ailerons. Vous ne les aviez pas remarqués ?

La danseuse :

Si, si, je les avais vus. Mais je ne savais pas qu'il s'agissait de requins. *Elle sanglote.* Tout ça, c'est trop affreux !

Le gentleman *au nègre, rudement* :

Pourquoi lui raconter des choses pareilles ? Tu ne vois pas que tu l'effraies ?

Le matelot *d'une voix morne* :

Elle m'a demandé ce que je chantais.

Le gentleman *tendant de reconforter la danseuse qui continue de pleurer* :

Alors dis-lui au moins la vérité à propos des requins. Que cette histoire de requins qui mangent des gens, c'est des contes pour enfants. *Élevant la voix.* Tu sais parfaitement qu'ils ne mangent jamais personne. Et je le sais aussi bien que toi. *Le nègre le regarde et ses lèvres se contractent en une moue grotesque – peut-être s'efforce-t-il de sourire.*

La danseuse :

Je n'aime plus sa chanson. Elle me fait songer à des choses horribles. Dites-lui d'arrêter.

Le gentleman :

Allons, vous êtes trop nerveuse. Tout vaut mieux que ce silence de mort.

La danseuse :

Oui. Tout vaut mieux que ce silence – même ce genre de chanson.

Le gentleman :

Il est si étrange – ce matelot. Je ne sais pas que penser de lui.

La danseuse :

Elle est si étrange sa chanson.

Le gentleman :

Il ne semble pas vouloir nous parler.

La danseuse :

J'ai remarqué aussi. Quand je l'ai interrogé sur sa chanson, on voyait bien qu'il ne voulait pas répondre.

Le gentleman :

Pourtant il parle bien anglais. Ce n'est sûrement pas parce qu'il ne nous comprendrait pas.

La danseuse :

Quand il parle, on dirait que quelque chose le gêne dans la gorge.

Le gentleman :

C'est peut-être le cas. Si ça l'est, il est plutôt à plaindre, et nous avons tort de parler de lui comme nous faisons.

La danseuse :

Moi, je ne le plains pas. J'ai peur de lui.

Le gentleman :

C'est stupide. C'est à cause du soleil qui tape si dur, c'est ça qui vous donne ces idées-là. Moi aussi, il y a eu des moments où j'ai eu peur de lui. Mais je sais pourquoi maintenant : c'est à force de regarder la mer et d'écouter ce silence énorme. Des choses comme ça, ça vous détraque le cerveau.

La danseuse :

Alors vous n'avez plus peur de lui ?

Le gentleman :

Non, je n'ai plus peur de lui maintenant que j'ai retrouvé mes esprits. Vous parler m'a remis les idées en place. Nous ne devons pas arrêter de nous parler.

La danseuse :

Oui, nous devons nous parler. Vous parler m'empêche de rêver.

Le gentleman :

Je crois qu'à un moment j'ai failli devenir fou. J'ai rêvé qu'il me regardait avec un couteau dans la main. Mais c'était de la folie pure ; je le vois bien, maintenant. Ce n'est qu'un pauvre nègre de matelot – notre compagnon d'infortune. Dieu sait que nous sommes tous dans la même épouvantable situation. Il ne faut surtout pas que nous nous mettions à nous soupçonner mutuellement.

La danseuse :

Quand même, il me fait peur. Il y a quelque chose dans ses yeux quand il me regarde qui me met des frissons dans le dos.

Le gentleman :

Il n'y a aucune raison, je vous dis. Tout ça c'est dans votre imagination. *Un long silence.*

La danseuse :

Seigneur ! il n'y a toujours pas de bateau en vue ?

Le gentleman *tente de se lever mais retombe, sans force* :

Je n'en vois pas. Et impossible de me tenir debout pour avoir une meilleure vue.

La danseuse *désignant le nègre* :

Demandez-lui. Il est plus vaillant que nous. Il pourra peut-être apercevoir quelque chose.

Le gentleman :

Matelot ! *Le nègre interrompt son chant et se tourne vers lui, le regard vide.* Tu es plus solide que nous, tu peux voir plus loin. Lève-toi et dis-moi s'il n'y aurait pas un bateau en vue.

Le matelot *se met lentement sur ses pieds et parcourt tout l'horizon du regard* :

Non. Il n'y en a pas. *Il se rassied et reprend son chant monotone.*

La danseuse *pleure, accablée* :

Mon Dieu, c'est horrible. Attendre, toujours attendre, une chose qui ne vient jamais.

Le gentleman :

C'est vrai, c'est horrible. Mais c'était à prévoir.

La danseuse :

Que voulez-vous dire : « c'était à prévoir » ? Vous n'avez plus aucun espoir, alors, qu'on trouve du secours ?

Le gentleman *désabusé* :

J'ai beaucoup espéré dans ma vie. Toujours en vain. Nous sommes à l'écart des voies de navigation habituelles des paquebots. Je m'y connais peu dans ce domaine, mais j'en ai entendu à bord qui disaient que nous suivions une route peu pratiquée. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je suppose que le Capitaine a voulu raccourcir la traversée. Lui seul sait ce qu'il avait en tête et il ne le dira probablement jamais.

La danseuse :

Non, il ne le dira jamais.

Le gentleman :

Pourquoi êtes-vous si catégorique ? Il peut très bien avoir été de ceux qui ont pu monter dans les canots de sauvetage.

La danseuse :

Non. Il est mort !

Le gentleman :

Mort ?

La danseuse :



Oui. Il était sur le pont. Il se tenait là, debout sous une lampe, et je me souviens d'avoir vu son visage. Il était blême avec les traits figés comme le visage d'un mort. Ses yeux aussi semblaient morts. Il lançait des ordres d'une voix faible et tremblante. Personne ne faisait attention à lui. Et il s'est tué d'un coup de pistolet. J'ai vu la lueur et j'ai entendu la détonation au-dessus des cris de tous ceux qui se noyaient. On m'a attrapé par le bras et j'ai entendu quelqu'un me crier dans l'oreille, une voix rauque. Et puis je me suis évanouie.

Le gentleman :

Pauvre homme ! Ça prouve bien qu'il se sentait coupable – puisqu'il s'est tué. Ça doit être terrible d'entendre le cri des mourants et de se savoir responsable. Vraiment, ça ne m'étonne pas qu'il se soit tué.

La danseuse :

Il était si délicat, si cordial, notre Capitaine. Cet après-midi-là justement, j'étais assise sur le pont, il s'est arrêté près de moi et il m'a dit : « J'ai appris que vous deviez nous divertir, ce soir. Ce sera sûrement un moment délicieux, c'est vraiment très gentil de votre part. Je m'étais promis le plaisir d'aller vous voir à New-York mais vous avez devancé mes désirs. » *Après un silence.* Un bel homme, le Capitaine, et joliment bâti.

Le gentleman :

J'aurais bien voulu voir son âme.

La danseuse :

Vous ne l'auriez trouvé ni meilleure ni pire qu'une autre. S'il était coupable, il l'a payé de sa vie.

Le gentleman :

Non. En s'ôtant la vie lui-même, il s'est dispensé d'avoir à rendre des comptes. Les morts ne paient pas.

La danseuse :

Et les morts ne peuvent pas se défendre quand nous disons du mal d'eux. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est mort. Parlons d'autre chose. *Un silence.*

Le gentleman *fouille dans la poche intérieure de sa veste et en sort un objet noir qui ressemble à un grand porte-carte. Il l'ouvre et le considère d'un œil perplexe. Puis, éclatant de rire, il le tend à la danseuse :*

Vrai, quelle foutue ironie du sort !

La danseuse :

Qu'est-ce que c'est ? Je n'arrive pas très bien à lire. J'ai si mal aux yeux.

Le gentleman *sans cesser son rire moqueur :*

Approchez-vous ! Regardez de plus près ! Je vous jure que ça vaut la peine – quand vous aurez compris la mauvaise farce qu'on m'a faite !

La danseuse *lit lentement, le nez sur le porte-carte ou presque :*

Club américain de Buenos Aires ! Je ne vois pas où est la plaisanterie.

Le gentleman *agacé, lui arrache le porte-carte des mains* :

Je vais vous expliquer. Écoutez. M – e – n – u – menu. Voilà la mauvaise farce. C'est le menu-souvenir d'un banquet donné en mon honneur par ce club. *Il lit.* « Martini dry, soupe, sherry, poisson, Bourgogne, poulet, Champagne » - et nous ici qui donnerions tout pour un croûton de pain ou une gorgée d'eau ! *Il interrompt soudain son rire dément et dans un accès de rage, brandissant son poing vers le ciel, il crie.* Dieu ! Dieu ! Quelle misérable plaisanterie tu nous as faite ! *Après cette explosion de colère, il retombe, abattu, la main tremblante serrant toujours le menu.*

La danseuse *en sanglots* :

C'est trop horrible. Qu'avons-nous fait pour mériter autant de souffrance ? C'est comme si les malheurs s'ajoutaient aux malheurs pour rendre notre agonie encore plus terrible. Jetez ça ! Rien que de le voir – c'est comme une insulte. *Le gentleman jette le menu dans la mer où il flotte, tache noire sur le miroir de l'eau.* Comment se fait-il que vous ayez eu cette chose sur vous ? Et me tourmenter avec en plus, en la lisant, c'est ignoble !

Le gentleman :

Je regrette de vous avoir blessée. La blague était si énorme, je n'ai pas pu garder ça pour moi. Vous voulez savoir comment il se trouve que je l'aie eue sur moi ? Je vais vous dire. Ça donne un goût encore plus amer à la plaisanterie. Vous vous rappelez, quand la collision est arrivée ? Nous étions tous dans le salon. Vous étiez en train de chanter – une chanson en Cockney, je crois ?

La danseuse :

Oui. C'est une que j'ai chantée pour la première fois au Palace à Londres.

Le gentleman :

J'étais dans le salon. Vous chantiez. Vous étiez très belle. Je me souviens d'une femme sur ma droite qui a dit : « Comme elle est jolie ! Je me demande si elle est mariée. » Curieux comme ce genre de remarque idiote peut vous rester dans la tête quand tout le reste est vague et confus. Arrive une tragédie – on est en plein cœur de la tragédie – et une des choses dont on se souvient le plus clairement après, c'est une simple remarque comme on pourrait en entendre dans le métro.

La danseuse :

C'est pareil pour moi. Il y avait un petit homme, gras et chauve. C'était sur le pont après la collision. Partout autour les gens se battaient pour monter dans les canots. Le pauvre petit homme se tenait debout dans son coin. La colère déformait son visage tout rond. Il n'arrêtait pas de répéter bruyamment, hors de lui : « Je vais être en retard. Il faut que j'envoie un télégramme. Je ne serai jamais à l'heure. » Il était encore à se lamenter sur son rendez-vous manqué, quand un mouvement de la foule l'a soulevé du sol et jeté à l'eau. Je le revois comme si j'y étais. C'est la seule personne à part le Capitaine dont je me souviens clairement.

Le gentleman *continuant son récit d'une voix d'outre-tombe* :

Vous étiez très belle. Je vous regardais et je me demandais quelle sorte de femme vous étiez. Voyez-vous, je ne vous avais jamais rencontrée en personne – seulement aperçue lors de mes promenades sur le pont. C'est alors qu'il y a eu la collision – cette effroyable collision. Nous avons tous été projetés sur le sol du salon ; et puis les

hurlements, les jurons, les femmes qui s'évanouissent et l'énorme craquement sourd d'une cloison qui cède. Je me rappelle vaguement m'être précipité dans ma cabine et d'avoir ramassé mon porte-feuille. C'est probablement le menu que j'ai dû prendre à la place. Après je me revois sur le pont à batailler au milieu de la foule. Je ne sais comment, je me suis retrouvé dans un canot – mais il était surchargé et il a coulé aussitôt. J'ai nagé vers un autre canot. On m'a repoussé à coup de rames. Ce canot a coulé aussi peu après. Et partout autour les cris de ceux qui se noyaient, qui crachaient, s'étranglaient, suffoquaient. Une chose énorme et luisante a surgi de l'eau près de moi en laissant derrière elle une traînée phosphorescente. Il y avait à mes côtés une femme munie d'une bouée de sauvetage, elle a poussé un cri atroce et elle a disparu – alors j'ai compris – les requins ! J'ai été saisi d'une terreur folle. J'ai nagé. Je frappais l'eau de mes mains. Le bateau avait coulé. J'ai nagé, nagé, nagé, je n'avais qu'une idée en tête – laisser toute cette horreur derrière moi. J'ai aperçu une forme blanche devant moi. Je m'y suis agrippé – et j'ai grimpé dessus. C'était ce canot. Vous étiez là, vous et lui. Je me suis évanoui. Ma tête est toute pleine de cet effroyable cauchemar – mais je me souviens très clairement de cette remarque idiote de la femme dans le salon. C'est pitoyable, non ?

La danseuse :

Au moment de la collision, moi aussi je me suis précipitée dans ma cabine. J'ai pris ceci. *Elle montre son collier de diamants*. Je l'ai attaché à mon cou et j'ai couru sur le pont ; la suite, je vous l'ai racontée.

Le gentleman :

Vous ne vous souvenez pas comment vous êtes arrivés dans ce canot ? C'est tout de même étrange que vous ayez pu vous retrouver seuls dans ce canot tous les deux quand tant d'autres se noyaient parce qu'ils ne trouvaient de place nulle part. Vous êtes sûre qu'il n'y a jamais eu personne d'autre avec vous dans ce canot ?

La danseuse :

J'en suis sûre. Tout est brouillé dans mon souvenir. Mais je suis sûre que nous avons toujours été seuls – jusqu'à votre arrivée. J'ai eu peur de vous – vous étiez livide. Vous parliez tout seul en gémissant.

Le gentleman :

À cause des requins. Jusqu'à ce qu'ils arrivent, j'avais gardé mon sang-froid. Mais quand je les ai vus, la terreur m'a saisi jusqu'à l'os.

La danseuse *frappée d'horreur, regardant la ronde des requins* :

Des requins ! Mais il y en a partout, là, autour de nous. *Frénétique*. Vous m'avez menti. Vous disiez qu'ils ne s'attaqueraient pas à nous. J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur ! *Elle cache son visage dans ses mains*.

Le gentleman :

Si je vous ai menti, c'était pour éviter de vous inquiéter. Allez, du courage ! Tant que nous restons dans le canot, nous n'avons rien à craindre d'eux. Il faut faire face. *Puis sur le ton du plus profond découragement*. D'ailleurs, quelle importance ? – requins ou pas requins – la fin est la même.

La danseuse *sortant le visage de ses mains et regardant l'eau d'un œil sombre* :

Vous avez raison. Quelle importance ?

Le gentleman :

Mon Dieu, comme tout est calme, la mer, le ciel ! On dirait que le monde est mort. Je crois que ce nègre, avec son maudit marmonnement, ne fait que rendre le silence encore plus pesant. On dirait que toute vie a disparu – à part les requins.

La danseuse :

Le soleil me brûle jusqu'au sang ! Et regardez ma pauvre peau, moi qui en étais si fière !

Le gentleman *s'efforçant de réagir* :

Allons, évitons de penser à tout ça. C'est de la folie de ressasser tout ça. Comment expliquez-vous que vous vous soyez retrouvée seule dans ce canot avec ce nègre ? Vous ne me l'avez toujours pas dit.

La danseuse :

Comment le pourrais-je ? La dernière chose dont je me souviens, c'est cette voix qui m'a hurlé quelque chose dans l'oreille – mais quoi ? Impossible de me rappeler.

Le gentleman :

Rien d'autre ?

La danseuse :

Non, rien. *Silence*. Si, attendez ! Il y a quelque chose que j'avais oublié. Je crois que quelqu'un m'a embrassée. Oui, je suis sûre que quelqu'un m'a embrassée. Non, après tout, je n'en suis pas sûre. Peut-être que j'ai tout rêvé. J'ai fait tellement de rêves tout au long de ces jours affreux, de ces nuits affreuses – tellement de rêves insensés, de rêves fous. *Son regard devient vitreux, ses lèvres se mettent à trembler. Elle marmonne*. Des rêves fous, des rêves fous.

Le gentleman *la saisit aux épaules et la secoue* :

Allons ! Vous dites qu'on vous a embrassée. Vous avez dû vous tromper. Ce n'est sûrement pas moi et il est peu probable que ce soit ce matelot.

La danseuse :

Et pourtant je suis certaine que quelqu'un m'a embrassée. Ce n'est pas depuis que je suis dans ce canot. C'était sur le pont du bateau, juste au moment où j'allais m'évanouir.

Le gentleman :

Qui a pu faire ça, à votre avis ?

La danseuse :

Je n'ose pas trop vous dire ce que je crois. Je peux me tromper. Vous vous souvenez de l'officier en second – ce jeune anglais avec de grands yeux noirs, si grand et si bel homme ? Toutes les femmes étaient folles de lui. Moi aussi, je l'adorais – enfin plutôt. Il m'aimait – énormément – à ce qu'il disait. Oui, je sais qu'il m'aimait beaucoup. Je pense que c'est lui qui m'a embrassée. Je suis presque sûre que c'est lui.

Le gentleman :

Oui, ça devait être lui. Ça expliquerait tout. Il a sans doute fait partir le canot quand vous et le matelot vous étiez seuls à bord. Il s'est probablement débrouillé pour que personne d'autre n'en connaisse l'existence. Ma foi, il fallait vraiment qu'il soit amoureux pour manquer ainsi à son devoir. Je vais demander au matelot. Il pourra peut-être lever nos doutes. *Au nègre. Matelot ! Le nègre arrête de chanter et dirige vers eux des yeux ronds, injectés de sang.* L'officier en second t'a-t-il donné l'ordre d'emmener cette dame loin du bateau ?

Le matelot *l'air renfrogné* :

Je ne sais pas.

Le gentleman :

Ne t'a-t-il pas dit de ne prendre que la dame avec toi – et lui aussi peut-être après ?

Le matelot *avec colère* :

Je ne sais pas. *Il se détourne et reprend sa chanson.*

La danseuse :

Ce n'est plus la peine de lui parler. Il est en colère pour une raison ou une autre. Il ne répondra pas.

Le gentleman :

Je crois qu'il est en train de devenir fou. Quoi qu'il en soit, il ne fait pas de doute, me semble-t-il, que c'est l'officier qui vous a embrassée et qui vous a sauvé la vie.

La danseuse :

Il a fait preuve de bonté et de courage à mon égard. Il voulait bien faire. Mais aujourd'hui je préférerais qu'il m'ait laissée mourir. J'aurais glissé dans l'eau froide et verte. Je me serais endormie, j'aurais dormi d'un sommeil froid. Tandis que maintenant le feu du soleil et le feu des rêves me brûlent le cerveau. Et je deviens folle. Tous nous devenons fous. Je vois parfois dans vos yeux l'éclat d'une flamme sauvage – et dans ceux du matelot quelque chose d'étrange et de terrifiant – et mes yeux à moi voient de grandes gouttes de sang qui dansent sur la mer. Oui, nous sommes tous fous. *Silence.* Mon Dieu, oh mon Dieu, est-ce ainsi que tout doit finir ? Je rentrais chez moi, chez moi enfin après tant d'années à me battre, chez moi enfin pour jouir de tout, le succès, la gloire, l'argent. Tout ça pour venir crever ici dans ce canot, comme une bête. *Elle fond en larmes, désespérée.*

Le gentleman :

Calmez-vous ! Vous ne devez pas vous laisser aller ainsi. Moi aussi, j'aurais bien le droit de me lamenter et de me plaindre : « Oh, Seigneur, Seigneur ! Vingt ans de travail acharné, vingt ans à peiner jour après jour, et je partais enfin pour mes premières vacances. Je rentrais chez moi. Et me voilà ici à mourir lentement, perdu et abandonné. C'est là le sens de tant d'années d'effort ? Oh Seigneur, faut-il donc que tout finisse ainsi ? » Moi aussi j'aurais de bonnes raisons de me plaindre, n'est-ce pas ? Mais le ciel est sourd, il ne répondra pas. Ni à vos appels ni aux miens. Pas plus que la mer ne se laissera émouvoir par nos prières : elle est sans pitié.

La danseuse :

Il n'y a aucun espoir, à votre avis, pour qu'un canot de sauvetage ait pu atteindre une terre et signaler la catastrophe ? Ils enverraient sûrement des navires à la recherche des autres survivants.

Le gentleman :

Nous avons dérivé, beaucoup dérivé tout au long de ces journées interminables. J'ai bien peur qu'aucun navire ne nous trouve.

La danseuse :

Alors, nous sommes perdus ! *Elle s'effondre tête la première, dans le canot. Des sanglots secouent ses épaules frêles et nues.*

Le gentleman :

Je n'ai pas abandonné tout espoir. Ces mers, à ce que j'ai entendu dire, sont pleines d'îles de corail, et le courant devrait sûrement nous porter vers l'une ou l'autre bientôt. Il est d'ailleurs probable que ce soit un récif de corail non signalé sur les cartes que notre paquebot a heurté. J'ai entendu quelqu'un parler d' « une épave », mais pour ma part je n'ai rien vu. En ce qui nous concerne, la seule question est de savoir si nous pourrions tenir jusqu'à ce que nous apercevions une terre. *Sa voix tremble, il passe la langue sur ses lèvres noircies. Ses yeux sont de plus en plus exorbités et tout son corps est secoué de spasmes.* De l'eau nous sauverait – rien qu'un peu d'eau – quelques gouttes même suffiraient. *De tout son être.* Mon Dieu, si seulement nous avions un peu d'eau !

La danseuse :

Il y aura peut-être de l'eau sur l'île. Regardez, mais regardez donc ! Une île ou un bateau pourraient être apparus pendant que nous discutons. *Un silence. Soudain elle se dresse sur ses genoux et désignant un point droit devant elle, crie.* Là ! Une île !

Le gentleman *abritant ses yeux d'une main tremblante et scrutant désespérément les alentours :*

Je ne vois rien – rien qu'une mer rouge et un ciel rouge.

La danseuse *fixant toujours un point dans le lointain, déçue :*

Elle a disparu. Pourtant je suis absolument sûre de l'avoir vue. Elle était juste là, tout près de nous. Elle était toute verte, on la voyait très nettement avec son ruisseau clair qui courait vers la mer. On pouvait même entendre l'eau courir sur les pierres. Vous ne me croyez pas. Vous, matelot, vous devez bien l'avoir vue aussi, n'est-ce pas ? *Le matelot ne répond pas.* Je n'arrive plus à la voir. Pourtant, je dois la voir. Je veux la voir !

Le gentleman *la secouant par les épaules :*

Allons, c'est absurde. Il n'y a aucune île, je vous dis. Il n'y a rien que le soleil et le ciel et la mer, partout autour de nous. Pas d'arbres. Pas de rivières. *Le matelot a cessé de chanter. Il se tourne vers eux et les regarde.*

La danseuse *en colère :*

Vous voulez dire que je mens ? Alors je n'ai même pas le droit de croire ce que je vois de mes propres yeux ? Je vous dis que je l'ai vue – une eau claire et fraîche. J'ai entendu son bruissement sur les pierres. Mais je n'entends plus rien maintenant, plus

rien du tout. *Se tournant subitement vers le matelot.* Pourquoi avez-vous arrêté de chanter ? La situation est déjà assez épouvantable comme ça, sans que vous la rendiez encore pire, non ?

Le matelot *tire sa langue gonflée et la montrant de son doigt long, à la peau brune :*  
De l'eau ! Je veux de l'eau ! Donnez-moi de l'eau et je chanterai.

Le gentleman *furieux :*

Nous n'avons pas d'eau, imbécile ! Et c'est de ta faute si nous n'en avons pas. Pourquoi as-tu bu ce qui restait dans le tonneau quand tu nous croyais endormis ? Même si on avait de l'eau, tu n'en aurais pas. Sale type ! Si tu souffres, tu l'as bien mérité. De nous trois, s'il y en a un qui a de l'eau ici, c'est toi : tu as caché une partie de ce que tu as volé. *Avec un rire cynique.* Mais tu n'auras pas l'occasion de le boire, fais-moi confiance. Je t'ai à l'œil. *Le nègre se renfrogne et se détourne d'eux.*

La danseuse *saisit le bras du gentleman et lui chuchote à l'oreille. Elle est dans un état d'excitation extrême, lui continue de rire tout seul, comme un dément :*

Vous croyez vraiment qu'il en a ?

Le gentleman *gloussant :*

Ça se pourrait. Ça se pourrait.

La danseuse :

Pourquoi dites-vous ça ?

Le gentleman :

Ses drôles de façon de faire. On aurait dit qu'il cherchait à cacher quelque chose. Je me demandais ce que ça pouvait être. Et puis tout à coup, je me suis dit : « Et si c'était de l'eau ? » À partir de ce moment, j'ai su que j'avais découvert son manège. Mais je ne le laisserai pas se payer ma tête. Je l'aurai à l'œil. Tant que je le tiendrai à l'œil, il ne boira pas. Et je le tiendrai à l'œil aussi longtemps que je serai capable de voir.

La danseuse :

Dans quoi a-t-il pu mettre l'eau ? Apparemment il n'a rien pour. *Elle a définitivement fait sienne l'obsession démente du gentleman.*

Le gentleman :

Qui sait ? Il peut très bien avoir un flacon caché sous son maillot. En tout cas, il a quelque chose, j'en suis certain. Comment se fait-il qu'il ait plus de force que nous ? Il peut se lever sans effort alors que nous, c'est à peine si nous pouvons bouger. Comment ça se fait ? Je vous le demande.

La danseuse :

C'est vrai. Pour voir s'il y avait un bateau, il s'est mis debout aussi facilement que s'il n'avait jamais souffert de faim ou de soif. Vous avez raison. Il doit avoir quelque chose de caché – de la nourriture ou de l'eau.

Le gentleman *furieusement déterminé à prouver le bien-fondé de son idée fixe :*

Non, il n'a pas de nourriture. Il n'y a jamais eu de nourriture. Mais il y a eu de l'eau. Il y en avait un tonnelet plein dans le canot quand je suis arrivé. La deuxième ou la

troisième nuit, je ne sais plus au juste, je me suis réveillé et je l'ai vu vider le tonnelet. Quand j'ai pu mettre la main dessus, il était vide. *Brandissant son poing, de fureur, en direction du matelot qui lui tourne le dos.* Espèce de salopard ! Espèce de foutu salaud ! *Le nègre ne semble pas l'entendre.*

La danseuse :

Cette eau nous aurait sauvé la vie. Ce type n'est rien qu'un assassin.

Le gentleman *avec une sorte de malice perverse* :

Écoutez. À mon avis, il doit avoir versé une partie de l'eau dans son flacon. Il y en avait un bon peu. Il n'a pas pu tout boire. Ah ça, c'est un malin ! Le truc de la chanson – ce n'était qu'une feinte. Il boit quand nous ne regardons pas. Mais je vous jure qu'il ne boira plus, je vais le tenir à l'œil. Je vais le tenir à l'œil, ça oui !

La danseuse :

Vous allez le tenir à l'œil ? Et après ? Qu'est-ce qu'on y gagnera ? Est-ce qu'on mourra moins vite pour autant ? Non ! Il faut lui prendre cette eau d'une manière ou d'une autre. C'est la seule chose à faire.

Le gentleman :

Il ne nous la donnera pas.

La danseuse :

Nous la lui volerons quand il dormira.

Le gentleman :

Je ne pense pas qu'il dorme. Je ne l'ai jamais vu dormir. D'ailleurs, on le réveillerait.

La danseuse *violemment* :

Alors nous le tuerons. C'est tout ce qu'il mérite.

Le gentleman :

Il est plus fort que nous – et il a un couteau. Non, on ne peut pas. Ce n'est pas l'envie de le tuer qui me manque. Comme vous dites, il le mérite. Mais je ne peux même pas tenir debout. Je n'ai plus de force. Je n'ai pas d'arme. Il va me rire au nez.

La danseuse :

Il doit bien y avoir un moyen. On aurait pu penser que dans une situation comme la nôtre, même le plus sauvage des sauvages accepterait de partager. Il nous faut cette eau. C'est terrible de mourir de soif avec de l'eau si près. Allons, réfléchissez bien ! Il n'y a pas un moyen ?

Le gentleman :

Vous pourriez la lui marchander en échange de votre collier. J'ai entendu dire que son peuple est très friand de ce genre de choses.

La danseuse :

Le collier ? Il vaut bien mille livres. C'est un Duc anglais qui me l'a offert. Pas question de m'en séparer. Vous me prenez pour une idiote ?



Le gentleman :

Pensez à l'eau que vous pourriez boire ! *Ils passent la langue sur leurs lèvres fiévreusement.* Si nous ne buvons pas vite, nous allons mourir. *Avec un rire mauvais.* Vous voulez emporter votre collier avec vous chez les requins ? Alors très bien, je ne dis plus rien. Pour ma part, je vendrais mon âme pour une goutte d'eau.

La danseuse *frissonnant de terreur, elle regarde instinctivement le mouvement des requins :*

Vous êtes ignoble. J'avais presque oublié ces monstres. C'est franchement très désagréable de votre part de me rappeler sans cesse leur présence.

Le gentleman :

C'est une très bonne chose que vous ne les oubliiez pas. Vous jugerez le cadeau de votre Duc à sa juste valeur en les regardant. *Exaspéré, il frappe dans le canot de sa main osseuse.* Allez, allez, nous allons mourir de soif tous les deux pendant que vous vous accrochez à vos rêves. Offrez-lui ce collier, offrez-le lui !

La danseuse *ôte son collier et, l'air absent, songeuse, elle le tourne et le retourne dans ses mains, le regardant étinceler au soleil :*

Il est beau, n'est-ce pas ? Je déteste l'idée de m'en séparer. Il était très amoureux de moi – le vieux Duc. Je crois qu'il m'aurait même épousée finalement. Moi, je ne l'aimais pas. Il était vieux, très vieux. Quelque chose s'est passé. J'ai oublié quoi. Je ne l'ai plus jamais revu. C'est le dernier cadeau de lui qu'il me reste.

Le gentleman *excédé – une vision passe dans ses yeux brillants : il voit l'eau distinctement devant lui :*

Nom de Dieu, pourquoi continuer à discuter ? Pensez à l'eau qu'il a mise de côté. Offrez-lui ce collier ! Offrez-le lui donc !

La danseuse :

Oui, oui, ma gorge brûle, mes yeux sont en feu. Il me faut de l'eau. *Elle se traîne à quatre pattes vers le lieu où le nègre est assis. Il ne l'a pas vu approcher. Elle tend une main tremblante et lui touche le dos. Il se retourne lentement et la regarde d'un œil rond, animal, éteint et sans vie. De sa main droite, elle brandit le collier sous son nez et parle précipitamment, d'une voix rauque.* Écoutez, vous avez volé notre eau. Vous mériteriez qu'on vous tue. Oublions tout ça. Regardez ce collier. C'est un Duc anglais qui me l'a offert – un aristocrate. Il vaut mille livres – cinq mille dollars. De quoi vivre jusqu'à la fin de vos jours. Plus besoin de faire le matelot. Plus jamais besoin de travailler du tout. Vous comprenez ce que ça veut dire ? *Le nègre ne répond pas. Mais la danseuse continue de plus belle, ses mots se bousculant dans une litanie confuse.* L'eau que vous avez volée – eh bien, je vous donnerai ce collier – c'est tout des vrais diamants, vous savez – cinq mille dollars – pour l'eau. Pas besoin de tout me donner. Je suis raisonnable. Vous pouvez en garder pour vous. Je ne voudrais pas vous faire mourir. J'en veux juste assez pour moi et mon ami – juste pour tenir jusqu'à ce que nous atteignons une île. J'ai les lèvres toutes fendues avec la chaleur. Ma tête va éclater ! Allez, prenez ce collier. Il est à vous. *Elle essaie de le mettre de force dans sa main. Il la repousse et le collier tombe au fond du canot ; il gît là, étincelant dans les vagues de chaleur. D'une voix stridente.* Donnez-moi l'eau ! Je vous ai donné le collier. Donnez-moi l'eau !

Le gentleman *qui a regardé toute la scène d'un œil anxieux, se met à crier à son tour :*

Oui. Donne-lui l'eau !

Le matelot *d'une voix traînante et sans expression* :

Je n'ai pas d'eau.

La danseuse :

Vous n'êtes qu'une brute ! Pourquoi vous mentez ? Vous voyez comme j'ai mal et vous continuez de mentir quand même. Je vous ai donné le collier. Il vaut cinq mille dollars, vous comprenez ça ? Pour cinq mille dollars, vous ne pouvez pas ne pas me donner une gorgée d'eau !

Le matelot :

Je vous dis que je n'ai pas d'eau. *Il lui tourne le dos. Elle va rejoindre en rampant, le gentleman, s'allonge près de lui et fond en larmes, brisée.*

Le gentleman *défiguré par la rage, agitant ses deux poings en l'air* :

Le salaud ! Le salaud ! L'ordure !

La danseuse *s'asseyant et s'essuyant les yeux* :

Eh bien, vous l'avez entendu. Il ne nous donnera rien. Peut-être qu'il n'en a pas beaucoup et qu'il a peur de partager. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Le gentleman *découragé* :

Rien. Il est plus fort que nous. Il n'y a pas de vent. Jamais nous n'atteindrons une île. Il n'y a plus qu'à mourir, c'est tout. *Il s'effondre sur le dos et enfouit sa tête dans ses mains. Il est secoué d'un grand sanglot nerveux.*

La danseuse *l'œil enflammé d'une détermination soudaine* :

Et qui est le lâche maintenant ? Monsieur a perdu espoir, on dirait. Eh bien, pas moi. Il me reste un moyen. Il a toujours marché jusqu'ici.

Le gentleman *relève la tête et la regarde avec étonnement* :

Vous voulez lui donner encore plus d'argent ?

La danseuse *avec un étrange sourire* :

Non. Pas ça. Je vais lui donner plus que de l'argent. Nous l'aurons notre eau. *Elle arrache un bout de la dentelle froissée au devant de son costume et s'essuie soigneusement le visage comme si elle usait d'une houpette.*

Le gentleman *la regarde, ahuri* :

Je ne comprends pas.

La danseuse *remonte ses bas – tente d'effacer les plis de sa robe – puis elle saisit ses longs cheveux et après les avoir noués en tresse, elle s'en fait une couronne. Elle pince ses joues, déjà empourprées sous l'effet du soleil. Puis, avec des airs de coquette, elle se tourne vers le gentleman et dit* :

Voilà ! Ce n'est pas mieux comme ça ? Comment me trouvez-vous ?

Le gentleman *éclatant d'un rire hystérique* :

Épouvantable ! Vous êtes hideuse !

La danseuse :

Vous mentez ! Je suis belle. Tout le monde sait que je suis belle. Vous l'avez dit vous-même. C'est vous qui êtes hideux. Vous êtes jaloux. Vous n'aurez pas une goutte d'eau de moi.

Le gentleman :

Vous n'aurez pas d'eau. Vous êtes affreuse. C'est quoi votre intention – danser pour lui ? *Moqueur*. Danse, danse, Salomé ! Je ferai les fauteuils d'orchestre. Lui fera le poulailler. Et nous vous applaudirons comme des fous tous les deux. *Il s'appuie sur son coude et la regarde en riant tout seul.*

La danseuse se détourne de lui, furieuse, et se traînant à genoux jusqu'au matelot, l'interpelle de sa voix la plus aguicheuse :

Matelot ! Matelot ! *Il semble ne pas l'entendre – elle l'attrape par le bras et le secoue doucement – il se retourne et la regarde avec étonnement. Écoute-moi, Matelot. Quel est ton nom – ton petit nom ? Elle lui sourit d'une manière engageante. Il ne répond pas. Non, tu ne veux pas me le dire ? Tu es en colère contre moi, n'est-ce pas ? Je ne peux pas t'en vouloir. C'est vrai, je t'ai traité de tous les noms. Je suis désolée, vraiment désolée. Elle désigne le gentleman qui a cessé de s'intéresser à eux et scrute l'horizon en clignant des yeux. C'est lui qui m'a mis ces idées-là dans la tête. Il ne t'aime pas. Moi non plus je ne t'aimais pas, mais je vois bien maintenant que tu es meilleur que lui. Je le déteste. Il m'a dit des choses abominables que je ne pourrai pas oublier. Elle pose une main sur son épaule, se penche en avant et, tête renversée, ses cheveux blonds presque sur ses genoux, elle lui sourit. Tu me plais, Matelot. Tu es grand et fort. Nous allons devenir de grands amis, tu veux bien ? Le matelot la remarque à peine. Il observe les requins. Tu ne vas sûrement pas me refuser une petite gorgée d'eau ?*

Le matelot :

Je n'ai pas d'eau.

La danseuse :

Allez, pourquoi continuer à faire semblant ? Je ne t'offre pas assez peut-être ? *Elle lui met le bras autour du cou et lui chuchote à l'oreille. Tu ne comprends pas ? Je t'aimerai, Matelot. Des aristocrates, des millionnaires, toutes sortes de gentlemen m'ont aimée et se sont battus pour moi. Je n'en ai jamais aimé aucun comme je t'aimerai. Regarde-moi dans les yeux, Matelot, regarde-moi dans les yeux ! Quelque chose dans sa voix le pousse malgré lui : il la regarde longuement dans les yeux. L'espace d'un instant, ses narines se dilatent – il inspire bruyamment – son corps se tend et il semble sur le point de la prendre dans ses bras. Puis il retrouve son air apathique. Il se tourne vers les requins.*

La danseuse :

Non mais quand est-ce que tu comprendras ? Tu es vraiment assez stupide pour ne pas voir où je veux en venir ? Mais regarde ! Je me donne à toi ! Je me mets à genoux devant toi – moi devant qui les hommes se sont toujours mis à genoux. Je te donne mon corps – ce corps dont les hommes ont toujours vanté la beauté. Et je t'ai promis de t'aimer toi – un matelot et un nègre – si seulement tu voulais me donner une petite

gorgée d'eau. Ce n'est déjà pas assez humiliant pour qu'en plus tu me fasses languir comme ça ? *Élevant la voix.* Réponds-moi ! Mais réponds-moi ! Tu vas me la donner, cette eau !

Le matelot *sans même la regarder* :  
Je n'ai pas d'eau.

La danseuse *tremblante de colère* :  
Seigneur, c'est pour ça que je me suis humiliée ? Je me serais mise plus bas que terre devant ce sauvage et ce nègre, rien que pour me faire rabrouer comme une vulgaire putain ? Cette fois, c'est trop ! Tu mens, sale esclave ! Tu as de l'eau. Tu m'as volé mon eau. *Déchaînée, elle se jette sur le matelot et le saisit à la gorge.* Donne-la moi ! Donne-la moi !

Le matelot *ôte ses mains de son cou et la repousse brutalement. Elle tombe tête la première au milieu du canot* :  
Laissez-moi tranquille ! Je n'ai pas d'eau.

Le gentleman *s'extrayant soudain de l'état de stupeur où il était* :  
Qu'est-ce qu'il y a ? Je rêvais que j'étais assis devant de grands verres d'eau glacée. Ils étaient là hors de portée. J'essayais d'en attraper un, j'essayais et j'essayais encore. C'était affreux. Mais que s'est-il passé avec vous ? Qu'est-ce qui ne va pas ? *Personne ne répond. Le nègre surveille les requins. La danseuse, gémissante, est affalée sur le sol, recroquevillée sur elle-même. Soudain elle bondit sur ses pieds. Toute sa faiblesse semble avoir disparu. Elle se tient debout, oscillant légèrement au gré du roulis. Il y a dans ses yeux exorbités une flamme sauvage. Elle marmonne des paroles incohérentes. Cette fois, elle a lâché prise. Elle est folle.*

La danseuse *défroissant sa robe et regardant devant elle comme dans un miroir* :  
Vitre, Marie ! Comme tu es lente, ce soir ! Je vais être en retard. Tu n'as pas entendu la sonnerie ? Ça va être mon tour. Est-ce qu'il a envoyé des fleurs, ce soir, Marie ? Bon, il doit être dans la loge. Ce pauvre vieux crétin, je vais lui faire un beau sourire. Un jour, il va m'épouser et je serai Duchesse. Tu te rends compte, Marie – une vraie Duchesse ! Oui, oui, j'arrive ! Pas besoin du rideau. *Elle laisse tomber la tête sur sa poitrine et murmure. Le gentleman l'a d'abord regardé faire avec étonnement puis dans l'empathie d'une folie partagée. Lorsqu'enfin elle se tait, il applaudit.*

Le gentleman :  
Continuez ! Continuez ! On s'y croirait. *Il éclate d'un rire moqueur.*

La danseuse :  
Ils rient. Ça ne peut pas être de moi. Comme il fait chaud ! Et les projecteurs, comme ils éblouissent ! Je serai bien contente d'en finir ce soir. J'ai très soif. *Elle passe sa main sur ses yeux.* Il est là, dans la loge – pauvre vieux Duc ! Je vais lui faire un signe. *Elle agite sa main en l'air.* Il est bon avec moi. Dommage qu'il soit si vieux. Au fait qu'est-ce que je dois chanter ? Ah, oui. *Elle chante le début d'un air de music-hall d'une terrible voix rauque. Le nègre se retourne et la regarde, étonné. Le gentleman applaudit.* Ils applaudissent. Je dois danser pour eux. *Elle se met à danser dans le canot qui tangué, manquant de trébucher à chaque instant. Ses cheveux tombent sur ses épaules. On dirait une horrible marionnette mue par des fils invisibles. Ses*

*mouvements sont de plus en plus rapides. Perdant tout contrôle, elle jette ses bras et ses jambes dans tous les sens, d'une façon grotesque. Mon Dieu, comme il fait chaud ! Elle agrippe le devant de son costume et l'arrache en le passant par dessus tête. Il pend dans son dos. Elle est presque nue jusqu'à la taille. Sous l'effet de la privation, ses seins se sont flétris et amaigris. Elle donne des coups de pieds frénétiques dans le vide. Ah mais, qu'il fait chaud ! On suffoque ici ! Apportez-moi un verre d'eau ! J'étouffe ! Elle tombe en arrière. Un frisson parcourt son corps. Un peu d'écume écarlate apparaît sur ses lèvres. Son regard est vitreux. Il a perdu son éclat farouche. Elle est morte.*

Le gentleman avec un rire dément et battant des mains :

*Bravo ! Bravo ! Encore ! On en redemande ! Il n'y a pas de réponse. Un grand calme a figé toutes choses. On croirait voir dans les vagues de chaleur qui s'élèvent autour du corps, l'âme de la jeune femme qui part vers le grand inconnu. La peur se lit sur le visage du gentleman. Le nègre a un air bizarre. On pourrait dire qu'il paraît soulagé, heureux même, comme si à ses yeux un problème embarrassant avait enfin trouvé sa solution. Elle ne répond pas. Elle a dû faire un malaise. Il rampe vers elle. Elle s'est évanouie. Il met une main sur son sein gauche – puis se penche et pose une oreille sur son cœur. Son visage devient livide malgré le hâle. Mon Dieu ! Elle est morte ! La pauvre petite ! La pauvre petite ! Il fait entendre de pauvres gémissements. D'un geste machinal, il passe la main dans sa longue chevelure blonde en une manière de caresse. La voix du nègre le fait sursauter.*

Le matelot :

Elle est morte ?

Le gentleman :

Oui. Elle est morte, la pauvre petite. Son cœur ne bat plus.

Le matelot :

Tant mieux pour elle. Elle ne souffre plus maintenant. Un de nous devait mourir. Après un silence. C'est une chance pour nous qu'elle soit morte.

Le gentleman :

Qu'est-ce que ça veut dire ? Quel bien sa mort pourrait nous faire ?

Le matelot :

Nous sommes sûrs de survivre maintenant. Il sort son couteau de marin de sa gaine et passe la lame sur la semelle de sa chaussure. Tandis qu'il s'emploie à cette tâche, il chante – un air populaire joyeux qui sonne comme un défi moqueur dans le grand silence.

Le gentleman d'une voix étouffée et angoissée :

Je ne comprends pas.

Le matelot, ses lèvres gonflées s'ouvrent dans un sourire tandis qu'il désigne de son couteau le corps de la danseuse :

Nous aurons de quoi manger. Et de quoi boire.

*Le gentleman, sur le moment, est saisi d'un dégoût si violent qu'il est frappé de mutisme – puis d'une voix où l'horreur le dispute à l'angoisse :*

*Non ! Non ! Non ! Mon Dieu, pas ça ! D'un mouvement rapide, il saisit le corps de la danseuse et au prix d'un terrible effort, le pousse dans l'eau. Les requins qui attendaient se précipitent. L'eau bouillonne et la mer se couvre d'écume au bord du canot. Le corps de la danseuse disparaît dans un tourbillon. Le calme revient. Une tâche sombre se forme à la surface de l'eau.*

*Le matelot qui avait bondi pour retenir le corps, rugit de rage et de frustration et, brandissant le couteau, se jette sur le gentleman et lui plante la lame dans la poitrine. Le gentleman se lève avec un cri d'agonie. Au moment où il tombe à la renverse dans la mer, une de ses mains agrippe le col du matelot. Le matelot tente de se défaire de l'emprise, trébuche, perd l'équilibre et tombe à l'eau, tête la première, dans un grand éclaboussement. Les requins se précipitent. La tête noire du matelot réapparaît un instant dans l'écume, son visage déformé par la terreur, la bouche tordue dans un hurlement désespéré. Puis il est entraîné dans les profondeurs.*

*La tâche sombre s'élargit à la surface de l'eau. Les requins ont cessé leur ronde. Le canot flotte dans un grand silence. Le soleil jette ses feux éblouissants : œil de Dieu, énorme et furieux. Les vagues de chaleur flottent, lugubres, dans l'air apaisé comme les âmes des noyés. Dans le canot, un collier de diamants gît étincelant dans le flamboiement du soleil.*

*Rideau.*